



**Plus on dispose de moyens technologiques et plus on est savant ? Le parallèle avec l'agriculture. Le village chinois : la connaissance du métabolisme territorial comme condition de survie. La triple rupture entre les communautés et leur territoire : l'appel aux ressources naturelles et énergétiques du reste du monde ; une économie monétarisée qui ne permet plus de suivre les flux ; l'information, sous produit de l'activité des institutions, se structure en fonction de logiques institutionnelles. Parallèle avec l'entreprise qui ignore le devenir de la matière qu'elle ne valorise pas.**

En savons-nous assez sur la ville et le territoire pour gouverner cet écosystème ? Une idée fréquente au Café du Commerce est que plus on avance, plus on est savant, et au fond que le mouvement scientifique et technologique est un grand mouvement refoulant l'ignorance aux marges, un peu comme de la lumière qui viendrait repousser les ténèbres de plus en plus loin. Et de fait, on parle maintenant dans la gestion urbaine de big data, de gestion des grandes bases de données. Très bien. Est-ce qu'on se pose aussi la question de savoir si la modernité et le développement technologique ne sont pas, en même temps, *créateurs d'ignorance* ? Or, c'est une question absolument fondamentale pour la gouvernance urbaine. En sait-on assez sur le fonctionnement des villes pour pouvoir agir de manière déterminée sur leurs orientations ? Je prendrai pour commencer deux illustrations qui vous paraîtront un peu anecdotiques de cette création de l'ignorance, mais vous comprendrez tout à l'heure le parallèle avec les villes. L'agriculture : le paysan de la fin du dix-neuvième siècle avait un formidable savoir-faire, une connaissance, empirique mais extrêmement développée, de la gestion des écosystèmes. En remontant plus loin dans le temps, j'ai eu la chance de pouvoir consulter des livres d'oeconomie rurale, puisque c'est comme ça qu'on parlait justement, du dix-septième siècle. J'ai été émerveillé de la diversité des savoir-faire qui était mobilisée autour de ça. Un paysan moderne peut certes utiliser des puces à l'oreille de ses vaches pour réguler l'alimentation, mais, dans le fond, la plupart du temps, il est avant tout un sous-traitant des firmes semencières et des vendeurs d'engrais. Quand il a un problème, il appelle ou le vétérinaire ou le vendeur d'engrais ou le vendeur de semences.

Prenez un autre exemple très familier : l'automobile et l'informatique. Les précurseurs savaient bricoler et pour reprendre encore un exemple en Afrique, vous voyez comment des forgerons africains réputés ignorants retapent des vieilles Peugeot de troisième ou quatrième main, vous dites : non d'une pipe, ce type-là, il a des sacrés savoir-faire. Moi, je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais une voiture, si ça ne démarre pas quand je tourne la clé, je n'ai plus qu'à aller au garage. Mais de toute façon, le garagiste m'expliquera que lui non plus ne peut pas réparer et qu'il faut faire un changement standard. La modernité peut être créatrice d'ignorance et elle l'est.

Revenons au cas de la ville. Un village Chinois d'il y a 4 000 ans connaissait parfaitement bien son écosystème pour une raison simple, c'était une question de survie. Si on ne gérait pas la fertilité des sols, si on ne gérait pas les équilibres sociaux, si on ne gérait pas la biodiversité, si on ne gérait pas la biomasse en équilibrant les usages énergétiques et les usages de reproduction de la fertilité, le village était mort. Ce qu'a produit la révolution industrielle, c'est cette rupture d'intimité entre un territoire et son substrat matériel. A l'image de notre société, une ville moderne dépend massivement des importations d'énergies fossiles, dépend massivement du marché mondial. Rupture factuelle, rupture effective, du lien de familiarité entre une ville et son milieu matériel. Rupture des échanges ; là où les échanges locaux pouvaient représenter, sinon la totalité, du moins la majorité des échanges, maintenant ils représentent certainement une fraction très minoritaire. Et ceci a été créateur d'ignorance. Ignorance, pourquoi ? Tout simplement par *la généralisation de l'économie monétaire*. Quels sont les moyens aujourd'hui de traçabilité de l'origine des produits et plus encore de tout ce qui est incorporé dans les produits ? Je vais prendre l'exemple de l'énergie parce qu'il est particulièrement frappant. Pratiquement toutes les villes d'une certaine importance, toutes les régions aujourd'hui parlent d'efficacité énergétique, parlent d'énergie renouvelable, parlent d'isolation thermique des logements, parlent de mobilité douce, toutes choses qui sont des progrès très réels. Mais, parce qu'il y a un mais, si vous vous intéressez effectivement aux consommations

énergétiques d'une communauté, que ce soit un bassin d'habitat ou un bassin d'emploi, 30 % de l'énergie consommée, 30 % est ce qu'on appelle de l'énergie grise. C'est-à-dire de l'énergie incorporée sans que vous le sachiez dans les produits que vous achetez. Pour ne prendre qu'un petit exemple, un des meilleurs instituts d'analyse de ces questions de flux de matières est en Allemagne, l'Institut Wuppertal. L'Institut Wuppertal s'est fait connaître à un moment donné en lançant le slogan : savez-vous qu'en moyenne quand vous achetez un yaourt, la matière a parcouru 800 kilomètres ? C'est extrêmement frappant: est-ce qu'il est vraiment nécessaire de faire parcourir 800 kilomètres à du lait pour le consommer ? Est-ce que ce n'est pas une dépense absurde d'énergie ? Mais leur étude suivante a corrigé ces conclusions en disant : l'énergie incorporée dans votre yaourt, c'est très secondairement le coût de transport. *C'est majoritairement le coût énergétique de l'agriculture intensive elle-même.* De même que vous allez voir des gens vous parler des circuits locaux, des circuits courts. Très bien. Au point de vue social, je suis très favorable à ce qui rapproche le producteur et le consommateur, ça a une valeur en soi. Mais quand on nous explique que c'est une économie d'énergie, je m'excuse, mais si c'est pour produire sous serre, à contre-saison, et dans une agriculture intensive au pied de votre immeuble ou si c'est pour faire du ramassage à la camionnette chez des producteurs dispersés, vous vous apercevez que ce circuit court peut très bien être plus coûteux énergétiquement que des circuits qui impliquent des containers d'un bout du monde à l'autre. En conclusion, une économie monétarisée est une créatrice radicale d'ignorance. Une image : en Afrique du Sud, après la fin de l'Apartheid, il y a eu des programmes sociaux. Les pauvres à la campagne ont bénéficié de subsides. Qu'est-ce qui se passait ? Un peu comme les démarcheurs chez nous au moment où les allocations familiales sont distribuées, chaque fin de mois il y avait les camionnettes des fermiers blancs qui venaient vendre leurs produits à une population tellement déculturée qu'elle ne savait plus produire. De la même manière, nous ignorons dans nos villes ce qui est fait de l'argent qui rentre. Est-ce qu'il circule ? Est-ce qu'il va irriguer l'économie locale ? Est-ce qu'il va créer des échanges économiques et sociaux ? Ou bien est-ce qu'il va ressortir aussi vite qu'il n'est rentré ? Personne ne le sait. Ce que je veux dire, c'est qu'au moment où nous devons repenser la ville comme un écosystème, nos modes d'information nous rendent incapables de connaître son *métabolisme*. Les gens qui ont travaillé sur l'écologie industrielle quand ils ont voulu cerner les flux de matière et d'énergie au départ se sont heurtés tout simplement à la centralisation de nos propres institutions. Parce que l'information est rarement produite pour elle-même, elle est presque toujours *le sous-produit de l'activité de l'institution*. Des institutions centralisées, c'était le cas d'EDF maniaient des informations centralisées. Déconcentrer ces informations pour permettre réellement de penser de façon fine les flux n'était pas au départ dans leur vocation, au même titre que comme je l'avais évoqué à propos de l'entreprise, dès lors que beaucoup de déchets ne sont pas des stocks valorisés, nous ignorons ce qu'ils deviennent. *Le premier problème qui va se poser aux villes est de reconstruire de la connaissance sur elle-même et sur les systèmes de relation qui l'organisent.*

